

JACK ET SON TROUPEAU

Jack Savoca, trente ans, était un grand type aux allures d'athlète, au sourire publicitaire. Il emmenait les touristes aux quatre coins du district dans son autocar jaune. Les chutes d'Eymota, la grotte au Mammouth, l'ancienne fabrique de thermomètres… les visites s'enchaînaient, hiver comme été.

Jack, vêtu d'un habit militaire recyclé – casquette à macarons, épaulettes et boutons dorés –, racontait n'importe quoi à ses clients. N'ayant jamais pris la peine de se renseigner sérieusement sur les lieux qu'il montrait dans son « tour », il brodait, inventait sans le moindre scrupule. Vous l'entendiez par exemple clamer que les chutes d'Eymota, hautes de 53 mètres, furent découvertes par un trappeur d'origine néerlandaise nommé Rudy Roosevelt.

– C'était l'arrière-arrière-grand-père du président Teddy Roosevelt, affirmait Jack. Un gaillard sans foi ni loi qui épousa une Indienne avant de se faire sauter le caisson un jour de déprime.

Toutes ces informations étaient fausses, à commencer par la hauteur des chutes (celles-ci mesurent en réalité 47 mètres). Jack, cependant, avait fini par croire à ses mensonges. À force de les répéter, ils avaient pris valeur de vérité, tant pour lui que pour les autres. Je suis un jour tombée sur un manuel scolaire dans lequel figurait l'histoire du trappeur Roosevelt, « découvreur des célèbres chutes d'Eymota (53 m). »

Entre les chutes et la grotte au Mammouth, Jack faisait un arrêt à Ridgwell, village de sept habitants retraités, tous veufs ou célibataires endurcis. Il garait son car sous un saule, non loin de l'abribus, et invitait tout le monde à descendre. Avec une joie spéciale, il poussait son troupeau vers une butte d'où l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil les maisons de Ridgwell. Ces dernières, éparpillées parmi les arbres et les bosquets, avaient chacune sa couleur et son style. De nombreux charpentiers, d'origines et d'humeurs différentes, avaient dû travailler à la construction du village.

Par une belle matinée du mois de mai 1953,

Jack Savoca dominait Ridgwell pour la trentième fois peut-être. Il désigna les maisons de son doigt immaculé (il portait des gants blancs) et brailla son discours bien rodé :

– Cet endroit, qu'a-t-il d'extraordinaire ? Pourquoi donc s'arrêter ici ? Hein ? Hein ?… Parce que c'est *le village de la haine* ! Aucune amitié n'existe à Ridgwell. Tous autant qu'ils sont, les habitants de cet aimable hameau se détestent !

– Mais… commença une touriste en robe rose.

– … pourquoi ? dit son époux, un courtier de New York qui aimait terminer les phrases des autres.

– Les raisons sont diverses, révéla Jack. Mrs Thomson – maison blanche et bleue – a eu une aventure torride avec le mari de Mrs Roth – maison avec terrasse, là sur la droite. Les deux femmes s'insultent à chaque fois qu'elles se croisent. Mr Four et Miss White (il désigna les demeures les plus proches) se disputent la possession d'un terrain minuscule depuis vingt ans…

– Je n'aimerais pas vivre ici, dit une jeune femme en se serrant contre son fiancé, un gaillard joufflu.

– Si on me laissait faire, je les forcerais ! déclara le courtier new-yorkais.

– Tu les forcerais à quoi ? s'enquit son épouse rose.

– À s'apprécier.

– Et comment, s'il te plaît ?

– Par la contrainte, la menace… les sanctions !

– Un sale petit dictateur, voilà ce que tu es, Sirius !

Une femme d'âge mûr avait sorti des jumelles. Elle annonça d'une voix rauque que deux Ridgwelliens étaient sortis de leurs demeures et avançaient l'un vers l'autre. Tout le monde regarda dans la direction qu'elle indiquait.

– Mr Coolidge, le coiffeur, et Mrs Daniello, reconnut Jack Savoca en plissant les yeux. Il y a entre eux une histoire de fer à friser, de mèche brûlée… Ça va barder !

– Ils vont se taper dessus, vous croyez ? demanda le gaillard joufflu.

– Mon Dieu ! fit sa fiancée.

Mais les deux silhouettes se croisèrent sans marquer le plus petit temps d'arrêt. Un murmure de déception parcouru le groupe, au grand dam de Jack Savoca, lequel sauta en bas du talus et se mit à trotter vers le village.

Ils dévalèrent la pente à sa suite, zigzaguant entre les lauriers et les taupinières. L'herbe était humide, si bien que le courtier glissa et se retrouva par terre. Il fut debout en un clin d'œil, montrant une souplesse inattendue.

– Ça n'a rien de drôle, Bonbon ! rugit-il à l'adresse de son épouse.

Jack Savoca alla sonner à la première maison. Une femme en tablier sortit après un long moment, tenant un couteau de peintre à la main. Elle considéra le guide avec un souverain mépris.

– Encore vous.

– Ce qu'elle est grande ! souffla quelqu'un.

– Elle me fait peur, dit la jeune fiancée.

Jack Savoca, guère impressionné, ôta sa casquette et salua la géante d'un geste théâtral.

– Miss White, mes respects. Nous ne vous dérangerons pas longtemps.

– Pas longtemps c'est déjà trop.

– Une question, une seule ! Que pensez-vous de Mr Four, votre voisin ? C'est un mécanicien réputé, un as des moteurs, n'est-ce pas ?

La femme restait muette tandis que son regard, insensiblement, s'embrunissait.

– J'ai lu un article très élogieux sur Mr Four, insista Jack Savoca.

– Vous savez bien ce que je pense de cet homme, gronda tout soudain Miss White. Horace Four est un brigand, un voleur de parcelle ! Quand il mourra, son âme de cambouis ira droit en enfer !